

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 18 (1873)
Heft: (4): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

Artikel: De la tactique séparée de l'artillerie pendant la campagne de 1870
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-333393>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE DES ARMES SPÉCIALES

Supplément mensuel de la REVUE MILITAIRE SUISSE, n° 4 (1873).

DE LA TACTIQUE SÉPARÉE DE L'ARTILLERIE PENDANT LA CAMPAGNE DE 1870.

(Trad. — Extrait des *Taktische Folgerungen*, par A. von Bogulawski et reproduit du *Bulletin de la réunion des officiers.*)

Rarement une arme a su se pénétrer des enseignements de la guerre et les mettre à profit comme l'artillerie allemande l'a fait depuis 1866. Il est vrai que les autorités, en fait de science de la guerre, avaient changé leurs idées sur l'usage de l'artillerie et fixé les nouveaux principes qui devaient lui faire jouer un rôle important. Si en 1866 notre artillerie n'avait pas subi de si nombreux échecs, elle n'aurait pas joué en 1870 le rôle brillant qui lui a donné une influence considérable sur la marche du combat, et qui rappelle, dans la mesure permise par les temps et les circonstances, son action décisive dans les grandes batailles du temps de Napoléon 1^{er}.

Le mode de la répartition de l'artillerie — adopté dans l'*Ordre de bataille* — témoignait, dès le commencement de la guerre, qu'on se proposait d'en faire un emploi aussi habile que considérable. Les avant-gardes en possédaient beaucoup, et l'artillerie de corps (non de réserve) marchait immédiatement après l'avant-garde, à la tête du gros. Il était certain que l'artillerie ne serait pas employée de la même manière qu'en 1866.

La tactique de l'artillerie pendant la guerre de 1870 peut se résumer dans les quatre principes suivants :

1° Se placer à bonne portée et éviter de tirer à des distances trop considérables ;

2° Avoir sur le lieu du combat un nombre suffisant de bouches à feu au moment où l'avant-garde commence l'action ;

3° Préparer l'attaque de l'infanterie en agissant préalablement par grandes masses ;

4° Dépouiller le vieux préjugé qui consiste à éviter, à tout prix, la perte de ses pièces.

Nous venons de caractériser ainsi l'attitude générale et l'action de l'artillerie. Le secret était retrouvé et l'artillerie avait conscience de sa force ; aussi la voyons-nous souvent agir par grandes masses, sous une direction unique. La formation de ces grandes lignes d'artillerie est un des problèmes les plus difficiles de la tactique combinée des trois armes. Les officiers ont souvent fort peu de temps pour reconnaître, avant de mettre leurs batteries en mouvement, les obstacles que le terrain présente presque toujours. Et il ne s'agit pas seulement de choisir une position et d'y arriver, il faut encore qu'elle permette de canonner efficacement la position ennemie ; il faut encore examiner s'il sera possible de faire avancer la ligne par échelons ou par batterie, ou de lui assurer sa retraite. Si l'artillerie veut couvrir efficacement la marche et le déploiement du gros et préparer son attaque le plus rapidement possible, elle devra souvent se déployer

fort en avant, dans des positions où les autres armes ne pourront la protéger que fort insuffisamment contre les attaques de l'ennemi. Il lui faut donc beaucoup de hardiesse et de confiance en elle-même.

Notre artillerie remplissait presque toujours cette tâche avec une sûreté surprenante. Elle était puissamment aidée, il est vrai, par l'incontestable supériorité de son matériel ; cette supériorité se faisait sentir même dans les combats d'avant-garde, dans les luttes de batterie à batterie ⁽¹⁾.

Les batteries françaises étaient souvent forcées de battre en retraite après un court combat ; mais nos chefs de batterie se montraient incontestablement supérieurs, dans le choix de leurs positions, aux officiers français. Nous ne craignons nullement d'affirmer que les officiers d'artillerie français — et cependant cette arme est considérée comme la première dans l'armée française — se sont montrés bien inférieurs aux officiers d'artillerie autrichiens, devant l'attitude desquels — en 1866 — nous ne pouvons que nous incliner.

Pendant que l'œil le plus inexpérimenté reconnaissait chez les Allemands un déploiement systématique de l'artillerie de corps ou de division, les Français montraient souvent peu d'unité dans la formation de leurs lignes d'artillerie. C'est surtout pendant la première partie de la guerre que cette absence d'une direction habile et rationnelle s'est fait sentir ; dans la deuxième période — Orléans, Paris et Belfort — il y a peu à critiquer dans la tactique de l'artillerie, autant du moins que nous pouvons en juger d'après les renseignements que nous avons recueillis ; malheureusement pour elle, cette nouvelle artillerie avait le grand désavantage de ne se composer que de nouvelles batteries, formées à la hâte.

Proportionnellement aux autres armes, l'artillerie allemande n'était pas aussi nombreuse qu'on l'admet généralement ; elle l'était même moins que l'artillerie française, qui pouvait nous opposer des masses considérables ⁽²⁾, mais à qui il manquait l'intelligence tactique, ainsi que l'habitude de se déployer et de manœuvrer.

L'artillerie allemande formait ses lignes avec facilité. L'exécution de ses mouvements faisait ressortir brillamment l'habileté manœuvrière de la troupe et la capacité de ses chefs. On voyait les résultats de l'étude longue et laborieuse des officiers de l'artillerie allemande, et les enseignements recueillis dans la campagne de 1866 portaient soudainement des fruits superbes.

C'était un spectacle magnifique et entraînant que de voir les batte-

(1) A Woerth, une batterie prussienne s'engagea de grand matin avec une batterie française, à une distance d'environ 3,000 pas. Une deuxième batterie française essaya d'enfiler la batterie prussienne : les canons extrêmes de cette dernière firent face au nouvel assaillant et lui envoyèrent trois obus bien dirigés, après lesquels la batterie française disparut.

(2) L'artillerie allemande comptait, d'après Blume, 1,662 bouches à feu de campagne. Au début de la guerre, l'artillerie française ne possédait que 164 batteries montées ou à cheval, et ne pouvait atteler que 984 pièces. En montant quelques batteries à pied et employant plusieurs batteries de l'artillerie de marine, le chiffre total des pièces attelées fut, au 1^{er} septembre, de 1,050, dont 144 mitrailleuses.

L'armée de Metz possédait 462 bouches à feu et 72 mitrailleuses.

(N. de la Réd. du Bulletin.)

ries allemandes vaincre les plus grands obstacles du terrain pour se former en ligne et commencer leur feu destructeur. Et quand, au bout d'un certain temps, elles avaient produit l'effet voulu, les différentes fractions de la ligne se mettaient en mouvement avec une précision merveilleuse pour se rapprocher de la position de l'ennemi.

A Wœrth, toute l'artillerie du 5^e corps s'était formée en ligne, ainsi que la plus grande partie de celle du 11^e. A Sedan, les lignes d'artillerie de ces même corps s'étaient formées avec rapidité, malgré les grandes difficultés du terrain; celles qui battaient les plateaux de Floing et d'Illy s'étaient tellement avancées qu'elles précédaient même les avant-gardes. Sur cette partie du champ de bataille l'artillerie avait enveloppé les positions françaises bien avant l'infanterie. L'artillerie des autres corps s'était déployée d'une manière analogue, et un cercle énorme de canons entourait l'armée française. Sedan semble être le plus grand combat d'artillerie de la guerre, et l'effet de nos obus fut tellement meurtrier qu'il causa aux Français une perte d'environ dix mille tués et vingt mille blessés.

A plusieurs reprises les Français essayèrent, sur certains points, de lutter contre notre artillerie avec des masses d'infanterie; mais presque toutes leurs tentatives furent repoussées à une distance de 2000 pas. Gravelotte, Metz, Paris, Orléans, abondent en épisodes qui prouvent l'habileté manœuvrière et tactique de notre artillerie.

A Verneville — bataille de Gravelotte, — l'artillerie du 9^e corps prit une position des plus dangereuses en avant de l'infanterie, et y resta toute la journée; l'infanterie la soutenait fidèlement et empêchait ses pièces d'être prises.

Dans cette même journée du 18 août, les batteries du 8^e corps et de la 1^{re} division de cavalerie prirent également une position très hasardée en avant du défilé de Gravelotte. La garde, les 12^e, 3^e et 10^e corps allemands déployèrent contre Saint-Privat une masse imposante d'artillerie.

L'artillerie excellait également à se porter, à s'établir sur les positions conquises. Quand, après avoir enlevé une position, l'infanterie voulait la garder où se porter en avant, elle était bientôt soutenue par l'artillerie; nos batteries, contrairement à ce qui s'était souvent passé en 1866, ne craignaient pas, pour intervenir à temps dans la lutte, de manœuvrer sous le feu du Chassepot.

Nous avons déjà dit quelle impression les obus prussiens — qui éclataient presque toujours — produisaient sur l'infanterie française; mais quand l'occasion s'en présentait, nos batteries de campagne engageaient hardiment la lutte avec les grosses pièces de marine et de place — à Orléans, devant Paris et Metz.

Elle tenaient parfaitement tête aux mitrailleuses si vantées et si mystérieuses. Dès qu'une batterie de mitrailleuses tirait, notre artillerie dirigeait son feu sur elle et la forçait presque toujours à la retraite.

Il n'y a plus à discuter la question de supériorité des mitrailleuses comme emploi et comme effet: elle est résolue négativement. Leur mission est de donner un bon tir à mitraille aux grandes distances. C'est, en réalité, un contre-sens. Le feu à mitraille doit être exécuté

d'assez près pour qu'on puisse en observer l'effet. (chute des hommes atteints, désordre dans le bataillon). Aux grandes distances, il est difficile d'observer la chute des petits projectiles; on ne voit pas si l'on tire mal et dans quel sens se produit l'erreur, si le tir est trop haut ou trop bas, etc... Il est donc impossible de rectifier les hausses. Le cône de dispersion des projectiles de la mitrailleuse est si peu ouvert que la probabilité d'efficacité est réduite à son minimum. On peut voir quelle était l'inutilité de ce matériel spécial en face d'une artillerie qui rectifiait aussi facilement son tir que l'artillerie allemande. Les mitrailleuses ne pouvaient lui tenir tête nulle part. Cette arme bâtarde n'avait ni l'avantage de pouvoir se cacher facilement, de manœuvrer rapidement comme l'infanterie, ni la ressource d'un tir puissant comme l'artillerie. Elle était également sans défense contre les lignes de tirailleurs, et leur offrait autant de prise que les pièces ordinaires.

L'artillerie lisse est celle qui possède le meilleur feu à mitraille; cependant elle ne pourrait, à partir de la distance de 800 pas, résister au feu rapide de l'infanterie. Le tir à mitraille sur le champ de bataille a fait son temps. Il ne peut être efficace qu'aux petites distances, avec une dispersion suffisante et quand son effet est facile à observer; mais l'armement et la tactique actuels de l'infanterie ne permettent pas à l'artillerie de se placer à une distance assez petite et d'y rester une seule minute. En admettant même qu'on trouve une mitrailleuse qui donne, aux grandes distances, une dispersion suffisante, il resterait toujours la difficulté de l'observation et de la concision du tir. Aussi trouvons-nous que ce n'est que dans des cas tout à fait particuliers que les batteries de mitrailleuses, telles qu'elles existent aujourd'hui dans l'armée française, même avec de nombreux perfectionnements, pourront être d'un bon usage.

Les mitrailleuses devaient surprendre l'ennemi; c'était sur cette surprise surtout qu'on comptait, mais elles manquèrent complètement leur but, l'armée allemande étant fermement résolue à ne pas se laisser déconcerter et à marcher vigoureusement sur l'ennemi.

Il va sans dire que les mitrailleuses étaient et seront toujours nulles contre des retranchements.

La défensive de l'armée allemande était basée sur le déploiement de masses aussi considérables que possible et sur le tir aux petites distances. Quand l'infanterie française faisait un mouvement offensif, elle concentrait tous ses feux sur elle. Elle lui résista ainsi très fréquemment, autant par ses propres forces que par la confiance que lui inspirait la certitude d'être vigoureusement soutenue par l'infanterie allemande. Cette dernière reprit plusieurs fois — sur la Loire et à Gravelotte — des pièces allemandes qui avaient été enlevées par les Français.

L'ensemble de l'action de l'artillerie pendant la campagne de 1870 fait non-seulement ressortir la supériorité définitive du système prussien à chargement par la culasse sur le système français, mais il oppose des arguments victorieux aux détracteurs du système. Les attaques avaient été nombreuses et faciles à la suite de la campagne de 1866 et des défauts qu'elle a révélés dans l'artillerie prussienne.

Beaucoup ne voyaient pas que ces défauts provenaient en partie de ce que l'artillerie n'était alors qu'incomplètement armée de pièces rayées se chargeant par la culasse, en partie du mauvais usage qu'on avait fait de l'artillerie et de sa mauvaise tactique. Notre artillerie a montré en 1870 que la précision des pièces se chargeant par la culasse n'avait pas été exagérée et qu'elle était aussi réelle sur le champ de bataille qu'au polygone.

Il nous semble d'ailleurs qu'on peut bien oublier, en faveur de la précision et de la force avec laquelle nos canons portent leurs obus explosibles au milieu des rangs ennemis, les imperfections de leur tir à mitraille; nous venons de montrer également que ce genre de tir a perdu la plus grande partie de son efficacité, surtout contre l'infanterie.

En Prusse, il est vrai, on n'avait pas douté de notre système de bouches à feu, et les raisons plutôt spécieuses que fondées qu'alléguaient ses détracteurs (peut-être poussés par l'esprit de parti) avaient montré leurs incertitudes. Il est vrai qu'un matériel comme le nôtre ne peut rendre de grands services qu'à la condition d'être entre les mains d'officiers aussi foncièrement studieux et instruits que les officiers allemands, et aussi animés qu'eux du solide esprit militaire qui peut seul faire de la science une arme redoutable sur les champs de bataille.

Au sujet de l'importance relative des trois armes, on peut dire ce qui suit :

Du côté des Allemands, nous voyons toujours les trois armes se prêter un appui suffisant, quelquefois avec une habileté remarquable. C'est le résultat, d'un côté, des soigneuses études théoriques, qui donnent à chaque officier la connaissance de la tactique des trois armes; de l'autre, de l'ardeur avec laquelle on a profité des enseignements fournis par les guerres passées. Ces deux causes manquent chez les Français.

Leurs officiers d'infanterie ne s'occupent nullement de l'étude de la science de la guerre; leurs manœuvres sont toujours celles du temps passé et peu propres à développer l'action combinée des trois armes; enfin la masse ne profite nullement des enseignements du passé; c'est tout au plus le privilège de quelques-uns. « A quoi sert la leçon si on n'y réfléchit pas? » disait le grand Frédéric; et son principe a reçu une consécration éclatante.

Jusqu'ici l'infanterie a été considérée comme l'arme destinée à décider du sort des batailles; elle a conservé ce rôle en 1870. Quelles qu'ait été l'importance de l'action de notre artillerie, les pertes causées aux Français par nos projectiles explosibles, nous ne pouvons pas citer un seul cas où notre artillerie ait joué un rôle décisif. A Sedan, le plateau de Floing, canonné de presque tous les côtés, dut être enlevé par l'infanterie; de même le village de St-Privat, à Gravelotte.

Quelquefois nos batteries ont forcé les Français à évacuer quelques villages en y mettant le feu, comme Noisseville, le 1^{er} septembre; mais on ne saurait affirmer que ces points aient jamais eu une importance capitale. Presque toujours l'infanterie a dû compléter l'action

de l'artillerie en enlevant les positions préalablement canonnées par cette dernière. L'opinion déjà émise avant la guerre, dans un ouvrage connu *Examen tactique rétrospectif de la campagne de 1866*, à savoir que la victoire serait à celui qui aurait une artillerie supérieure ou qui saurait le mieux employer la sienne, n'a pas été confirmée par l'expérience.

L'artillerie préparait l'attaque, prenait part à toutes les phases du combat, mais l'action décisive était toujours réservée à l'infanterie. Les Français se rejettent toujours sur la supériorité de l'artillerie allemande : ce sont des phrases qui les consolent de leurs défaites. D'ailleurs si l'artillerie allemande a réussi en plusieurs circonstances à arrêter par son feu seul les attaques des Français, cela ne prouve que contre leur ordre de bataille, et, du reste, ces succès partiels de notre artillerie n'ont jamais été décisifs.

Le rôle de la cavalerie sur les champs de bataille est et reste limité. Quant elle y paraît, c'est pour soutenir l'infanterie ; presque toujours elle agit avec à propos et énergie.

Les guerres de 1859 et de 1866 ne nous avaient presque montré que des combats d'infanterie faiblement appuyés par l'artillerie ; mais dans la guerre de 1870 l'artillerie allemande a joué un rôle presque aussi important que dans la guerre de l'indépendance et dans les autres guerres de Napoléon I^{er}, où toutefois, malgré l'énergie et l'intelligence du concours de l'artillerie, le rôle principal est resté à l'infanterie.



REVUE DE LA PRESSE MILITAIRE.

Au nombre des journaux militaires que ces dernières années ont vu naître en France, nous remarquons l'*Armée française*, journal illustré des armées de terre et de mer, qui atteint maintenant sa deuxième année.

A côté de plusieurs articles moins importants nous trouvons dans les derniers numéros de ce journal une étude sérieuse et intéressante sur « l'emploi des chemins de fer par les armées. » Les chemins de fer prennent de jour en jour une importance plus grande pour les choses de la guerre et à ce titre on ne saurait trop étudier ce sujet. Le journal que nous citons donne spécialement quelques détails sur l'attaque et la défense des lignes ferrées et sur les reconnaissances que l'assaillant doit en faire avant de songer à les utiliser. L'officier chargé de ce soin s'assurera en particulier du parallélisme des rails, du système de construction de la voie, de l'état de celle-ci, de l'état des travaux d'art, des gares ; les tunnels seront l'objet d'un examen attentif. La question de la largeur de la voie est également capitale, puisque de là dépend le genre de véhicule qu'on pourra y amener pour remplacer ceux que l'ennemi aura détruits ou emmenés.

Cette question des chemins de fer fait également l'objet d'un remarquable article que nous trouvons dans le n° 255 du journal de l'*Armée belge*, qui étudie plus spécialement leur emploi dans la guerre franco-allemande de 1870.

Après avoir montré en général les importants services que peuvent rendre les chemins de fer en temps de guerre, l'auteur étudie la manière dont les belligérants les ont utilisés dans la dernière guerre et rend pleine justice à l'administration allemande qui seule a su en tirer la plus grande somme possible de services. Il y a eu cependant des critiques graves et l'expérience doit amener des changements et des modifications spécialement dans le transport des subsistances.